Réforme
L'HEBDOMADAIRE PROTESTANT D'ACTUALITÉ

Publié le 5 août 2023 (Mise à jour le 4/08)
Par Frédéric De Coninck

Méditation : Job, ou l'illusion du contrôle de la nature

Frédéric de Coninck, théologien mennonite, présente le texte du dimanche 6 août (Job 39.5-7, 9-10, 12, 27).

> Qui a mis en liberté l'âne sauvage, qui a délié les liens de l'onagre, auquel j'ai assigné la steppe pour maison, la terre salée pour demeure ? Il se rit du vacarme des villes et n'entend jamais l'ânier vociférer. […]
> Le bison consentira-t-il à te servir, passera-t-il ses nuits à ton étable ? L'astreindras-tu à labourer, hersera-t-il derrière toi les vallons ? […] Compteras-tu sur lui pour rentrer ton grain, pour engranger ta récolte ?
> Est-ce sur ton ordre que l'aigle s'élève et bâtit son aire sur les sommets ?
>
> *Traduction œcuménique de la Bible*

Au départ, j'ai lu, comme beaucoup d'autres, le livre de Job comme un texte traitant de l'énigme de la souffrance, et je l'ai scruté de plus près pendant un moment difficile de mon existence. Ensuite, en le lisant et le relisant au fil des années, je me suis aperçu qu'un deuxième thème surgissait un peu après le milieu du livre et prenait de plus en plus d'importance : non pas la question de la faute, qui obsède les amis de Job, mais l'illusion de maîtrise qui habitait Job, à l'origine. La réponse de Dieu y est tout entière consacrée : Dieu ne pointe aucune faute morale chez Job, mais il lui dit que le monde social, le monde animal autant que le monde inanimé, échappent à sa maîtrise et qu'il faut qu'il en prenne conscience.

Job se décrit lui-même comme un notable, qui avait l'habitude de gouverner, tombé de son piédestal. L'arrière-monde qu'il découvre alors le sidère. Au chapitre 28, déjà, on trouve une longue méditation sur le savoir technique de l'homme, dans le domaine minier, et sur ses limites (gouvernement de la matière). Aux chapitres 29 et 30, Job aperçoit les groupes sociaux qu'il dominait, par le passé, et au milieu desquels il se retrouve plongé. Job s'imaginait aux manettes d'un monde dont il était le centre : « Quand j'avais parlé, nul ne répliquait, sur eux goutte à goutte tombaient mes paroles » (Jb 29, 22 : gouvernement des personnes).

Une vie animale sauvage

Dans la réponse de Dieu, c'est toute une série de réalités qui lui tournent le dos. Il est possible que je sois devenu de plus en plus sensible à ce thème du fait que l'évolution de la nature nous échappe de manière radicale, que nous faisons des ravages que nous ne parvenons pas à contrebalancer et que les réactions négatives du monde naturel commencent à nous impacter gravement sans que nous puissions y faire face. Othmar Keel, théologien allemand qui a longuement étudié le livre de Job, a écrit une postface pour la traduction française de son livre *Dieu répond à Job*[1]: quinze ans après la parution de l'édition originale, il y explique qu'il prend conscience de l'incroyable portée de ce texte pour une théologie de la création, alors qu'il voit poindre la crise écologique, à la fin du XX^{e} siècle.

Dieu met en exergue, dans le chapitre 39, une vie animale sauvage qui tourne le dos à la civilisation humaine. L'onagre (âne sauvage) est un des points d'orgue de ce tableau : « Il se rit du vacarme des villes et n'entend jamais l'ânier vociférer ». Ni la voracité des petits des animaux (fin du chap 38), ni l'élan irrépressible de l'autruche (39, 13), ni la bravoure du cheval de combat (v. 19), ni l'intelligence de l'épervier (v. 26) ne sont entre ses mains.

De la responsabilité humaine

Avons-nous plus de pouvoir que Job à son époque ? Depuis le XVII^{e} siècle au moins, nous nous sommes imaginé le monde naturel comme un objet sur lequel nous pouvions agir sans dommage. Selon le mot du philosophe Francis Bacon (1561-1626), on obéissait à la nature pour la commander. Et, dans la foulée, on a pensé qu'il nous serait possible de domestiquer le monde animal. Nous avons piétiné des écosystèmes qui avaient une logique que nous ne comprenions pas. Nous avons provoqué la disparition d'espèces sans nous en émouvoir.

Et aujourd'hui, pour autant que nous commencions à comprendre les interrelations fines et complexes entre les différentes espèces animales, depuis les êtres microscopiques jusqu'aux grands mammifères, nous nous retrouvons comme Job face à l'onagre qui se rit du vacarme des villes.

1. Othmar Keel, *Dieu répond à Job*, Editions du Cerf, 1993. L'édition originale allemande datait de 1978.

Les pièges de la domestication

Il est frappant que, dans cette liste de bêtes, ne figure aucun animal domestique. Or la domestication est notre grande affaire : ramener dans l'espace de notre « domus », (notre maison, en latin), les êtres qui lui sont extérieurs. Ramener le monde dans le pré carré de notre maison, c'est aussi ce que tente de faire l'économie (régulation de « l'oikos », la maison, cette fois-ci à partir de la racine grecque).

Et la contemplation des animaux sauvages nous ramène à notre juste place : créatures dans une création qui nous déborde et dont la logique ne se réduit pas à l'intérêt étroit de nos préoccupations domestico-économiques. Jésus y fait écho quand, pour lutter contre l'obsession monétaire, il nous exhorte à « regarder les oiseaux du ciel » (Mt 6, 26). C'est là l'image d'une gratuité qui nous instruit, comme nous l'enseignent tous ces animaux qui échappent à notre prise.

Dieu nous place dans un jardin qui nous a précédés et il nous demande de le servir et de

le préserver (Gn 2, 15 ; c’est là le sens des verbes hébreux employés).